

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Élisabeth Pivert

Une pensée mise en abîme ?

Créer des lieux d'écoute,
Accueillir la parole,
Partager nos questionnements,
Accompagner le sujet.

Je consulte au CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes), rue d'Assas, tous les mercredis depuis février 2016. J'avais déjà une expérience en CMPP (centre médico-psycho-pédagogique) et commencé à recevoir en libéral, mais je souhaitais rencontrer un public qui ne vient pas en cabinet, faire partie d'une équipe, partager ma pratique, mes réflexions, l'expérience des autres consultants.

Ici, des patients viennent pour une ou une dizaine de séances (puis « ça va mieux »). D'autres consultent (régulièrement) depuis un an, un an et demi.

Cette expérience est pour moi très enrichissante. Avec un patient toutes les trente minutes, j'ai appris à faire des séances courtes, à saisir le signifiant qui revient, à interrompre la séance. Je m'efforce aussi de ne retenir que l'essentiel et cherche en fin de séance cette petite phrase qui permet au patient de souligner un point, de poursuivre le travail. Dans cette clinique du cas par cas, je découvre la richesse, la diversité, les ressources de chacun.

Prudente dans mes propos, mes remarques, mes observations, j'ai noté l'intérêt, dans certains cas, d'une question telle que « Comment interprétez-vous cela ? », qui surprend le jeune et l'amène à décaler un peu sa croyance, ouvrir sa pensée sur un autre possible.

Car des jeunes arrivent ici sans avoir pensé, sans imaginer même qu'ils puissent penser, tant ils sont pris dans leur quotidien. En début de séance ils me regardent, silencieux, risquent un « Je ne sais pas quoi dire ».

Ma question « À quoi avez-vous pensé (pour aujourd'hui) ? » surprend tellement une lycéenne lancée dans sa répétition du même (« J'ai pas pu aller..., j'étais trop angoissée ») qu'elle en ouvre de grands yeux ! « - Euh... à rien. » Et puis de semaine en semaine, elle se lance : « Ben, j'ai pensé... »

Des jeunes seraient-ils en panne de pensée, réfugiés dans le factuel pour ne pas penser ? Penser est-il si difficile ? Qu'est-ce donc que penser ? Renoncer à un possible pour envisager d'autres possibles ? Anticiper ? Risquer ? Réduire l'incertitude ? Ce qui revient à (accepter de) perdre ?

La lycéenne reconnaît qu'elle ne pense qu'à une chose (son angoisse du lycée), qu'elle évite de penser à tout le reste et surtout à ce qui est difficile. D'ailleurs elle n'en parle jamais parce que « c'est pas grave ». Focalisée sur son angoisse du lycée, sa pensée s'engluerait-elle, comme nous le dit Lacan : « La pensée est en fin de compte un engluement ¹ » ?

Sous le terme de pensée, Freud désigne les éléments en jeu dans l'inconscient. Lacan précise : « Il est très curieux pour des gens qui croient qu'ils pensent, qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils pensent avec des mots [...]. C'est toujours à l'aide de mots que l'homme pense. Et c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine [...]. S'il n'y avait pas de mots, de quoi l'homme pourrait-il témoigner ? C'est là qu'il met le sens ². » Introduire la pensée, c'est donc introduire le signifiant, car le processus de pensée, situé dans l'inconscient, ne nous est accessible que par l'artifice de la parole articulée.

« Penser, c'est substituer aux éléphants le mot éléphant, et au soleil un rond [...]. Il ne vaut que pour autant que ce rond est mis en relation avec d'autres formalisations [...]. Le symbole ne vaut que s'il s'organise dans un monde de symboles ³. » Penser est donc un travail permanent de transformation du réel en symbolique, une tentative de transformer le réel en quelque chose de signifiant.

Sortant de son éternelle rengaine, ma jeune patiente tente de mettre des mots et peut aborder un souvenir douloureux où « c'était comme si j'existais pas ». De tels propos n'illustrent-ils pas ceci : « Je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée ; je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser ⁴ » ?

Ce souvenir revient à chaque situation analogue. Puis-je dire qu'un abîme s'ouvre devant elle à chaque fois que ce souvenir resurgit ? Car voilà


maintenant qu'à plusieurs reprises elle s'absente réellement, mettant également en scène une disparition répétée, celle de l'être cher ! Là aussi il va lui falloir mettre des mots, ces mots qui sont « ces planches jetées sur un abîme, avec lesquels on traverse l'espace d'une pensée », dit Paul Valéry. Serait-ce « cet abîme ouvert à la pensée » dont nous parle Lacan, pour « qu'une pensée se fasse entendre dans l'abîme ⁵ » ? Car « c'est parce qu'il en est ainsi que nous ne pouvons effectivement trouver la pensée [...] que dans les intervalles du signifiant ⁶ ». Voilà de quoi me mettre au travail !


J'ajouterai un autre aspect de l'activité du CAPA tout aussi moteur et dynamisant : le projet d'élargir notre offre, de contacter de nouvelles personnes, de faire connaître le CAPA, de créer de nouveaux lieux. Très stimulante, cette recherche permet à chacun de laisser libre cours à ses initiatives personnelles, sa créativité.


Pour finir :


Élargir mon offre, mes réflexions, ma pratique,
Travailler en équipe
Consultante au CAPA.


Mots-clés : CAPA, pensée, signifiant, adolescent.

1.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 61.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1975, p. 346-347.

4.  J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits I*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1970, 1999, p. 515.

5.  *Ibid.*, p. 520.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 253.